

FRANCE LIBRE
ETAT-MAJOR PARTICULIER DU GENERAL DE GAULLE
B.C.R.A.M.
LONDRES, le 25 juin 1942.

C.N.D., 23 mars au 12 juin 1942.

La période qui s'est écoulée depuis le 23 mars, date précédent de trois jours mon retour de Londres en France, jusqu'au 12 juin, date de mon départ de Paris, a été très mouvementée. Le 23 mars, arrestation de Phoébus, chef du trafic radio, alors qu'il travaillait dans une villa de Chatou, appartenait à un ami de Martin qui fut aussi arrêté, ainsi que sa femme. Cette arrestation a, de par mon enquête, été provoqué par les imprudences de Phoébus, qui sur un espace d'une quinzaine de jours, a travaillé dans cette villa plus d'une demi douzaine de fois, ne manquant jamais, en outre, d'annoncer ces visites par téléphone et dans un code puéril. Il semble bien que Phoébus se soit vendu immédiatement aux boches, dans l'espoir de sauver sa peau. Dans la nuit du 23 au 24 mars, Lenfant, Mars, Pommier et trois autres opérateurs étaient eux-mêmes arrêtés à leur domicile respectif. Mon Z-42 vous produit un rapport de Champion sur la situation du matériel radio, telle qu'elle se présentait le 23 mars, le jour de mon arrivée à Paris.

Au point de vue personnel radio, je ne disposais plus, à part Bob, que d'un opérateur nommé Roger Puireux, épave du groupement Malavoy, que Paco partit pour Londres par l'avion qui m'avait reconduit en France, avait cru devoir récupérer. Ce radio reçu le pseudonyme de Gégène. Le 31 mars, vers 19 heure, un agent de la Gestapo se présente au domicile de Jeff, la secrétaire générale de C.N.D., il y demande monsieur Pol au fils de Jeff, qui est seul présent. Celui-ci répond qu'aucun monsieur Pol n'existe dans l'appartement, mais que l'ami de sa mère monsieur Dumont sait peut-être de qui il s'agit. Monsieur Dumont, sa mère et plusieurs amis dînent en ce moment à tel restaurant. L'agent de la Gestapo va à l'adresse indiquée, demande monsieur Dumont, il a un court entretien avec notre ami, dont Pol était le pseudonyme. Notre ami se rassied à la table où il dînait avec une dizaine de convives. Une demi-heure après, le boche revient accompagné d'un autre sbire, il emmène Pol, qui a pu entre-temps prévenir Jeff qu'il n'avait aucun papier compromettant sur lui. Jeff ne bronche pas, à l'issue du dîner, Gaspard a eu l'idée de proposer aux convives d'accompagner Jeff chez elle pour y faire un bridge. Vers 11 heure du soir, les deux boches arrivent à l'appartement de Jeff, qu'ils questionnent sur monsieur Dumont. "C'est mon amant", répond Jeff, "cela ne vous regarde pas". Les boches interdisaient à quiconque de sortir, se livrant à une perquisition en règle, sans rien trouver. Vers minuit, un boche arrive, auquel les autres témoignent une grande déférence. Il procède à un interrogatoire en règle de toutes les personnes, qui sont ensuite emmenés en voiture, à l'exception de deux espagnols qui figuraient parmi les convives. Je devais travailler le 1^{er} avril au matin avec Pol, Jeff et Gaspard dans un bureau que Pol avait loué sous un faux nom, où se trouvaient toutes les archives aviation de Pol, plus le courrier que j'avais rapporté, dont le déchiffrement avait été terminé la veille. Hals m'a rejoint au point de rendez-vous que j'avais avec Gaspard. Il m'apprend les faits de la veille, que Gaspard lui avait communiqué en s'absentant quelques minutes après le dîner. Au bout d'une demi-heure, nous comprenons que Gaspard a été arrêté. En sachant que Pol avait sur lui la clé de sûreté de son bureau, nous décidons de cambrioler celui-ci. Ce que nous faisons avec le concours de Cochet et de César au moyen d'une pince monseigneur, sans être remarqué par quiconque. Cochet se souvient que la carte d'identité de Gaspard portait l'adresse de son domicile en province, où Bob avait travaillé la veille et où le poste était laissé en dépôt. Grâce au concours de notre ami Jasmin, Bob y est transporté en voiture. A deux heures de l'après-midi, le poste a été mis en sûreté

dans une autre maison. Le 2 avril, Gaspard est relâché en même temps que tous les autres convives. Les boches ne gardent que Pol et Jeff. Je vois Gaspard avec les précautions voulues et lui indique l'ordre de se mettre au vert. Les boches ne se sont nullement souciés de lui et Gaspard a donc repris son activité à partir du 15 juin. Il nous apparut qu'il avait demandé aux boches de le promener dans le quartier, pour retrouver la maison de Jeff de visu. La porte de l'étage de Jeff était facilement reconnaissable, par un papier piqué dessus priant de frapper fort.

Du 1^{er} avril au 15 mai, la période est relativement tranquille. Je fais venir Champion à qui je confie la direction du service radio. Le 15 mai, j'ai avec Paco un rendez-vous à midi, il n'y vient pas. Il devait me retrouver, l'après-midi, à notre bureau pour y travailler avec moi, puis nous devions dîner ensemble le soir. A 19 heures, ne l'ayant pas vu, je décidais d'aller au restaurant, tout en sachant qu'il avait noté ce rendez-vous sur son calepin. Je ne l'y trouve pas. A 20 heures 30, Bob et Champion m'apprennent que Hals a été prévenu par le fils de Paco, que la Gestapo est venue dans l'après-midi perquisitionné chez celui-ci. Je devais impérieusement prendre le train le soir même à 22 heures, pour régler l'opération Marie-Louise. Je donne à nos amis les instructions nécessaires, Bob part avec moi. Nous savions que le matin, Paco avait rendez-vous avec Etienne, inspecteur des agences et Favreau, qui avait pris la suite de Pol. Les boches fouillent sommairement le bureau, ne trouvent que des faux papiers pour prisonniers. Affaires dont Etienne s'occupait depuis longtemps. L'après-midi, Champion et César s'introduisent dans le bureau et enlèvent le poste. Les boches sont revenus 48 heures après, ont tout fouillé et n'ont rien trouvé de plus. Gégène, entre-temps, m'inquiétait. Je savais que les boches avaient perquisitionnés chez ses parents à Vannes et y avaient trouvés nombre de ses photos. J'avais eu l'impression qu'il était bavard et n'avait voulu le faire travailler qu'une fois pour une réception en province. L'occasion s'était offerte début mai pour le garer. Une de nos amies de Paimpol avait besoin d'un réparateur radio, je lui envoyais Gégène. Mais, J'appris huit jours plus tard qu'elle se plaignait que Gégène n'était apparu à l'atelier que durant 48 heures. Il passait le plus clair de son temps au café où il se livrait à des dépenses exagérées, et qu'il parlait à tort et à travers. Je lui intimais l'ordre de rentrer à Paris avec l'intention de le faire exécuter, car je n'avais aucun moyen de m'en débarrasser sans être sûr qu'il ne parlerait pas, aussi bien en zone libre qu'en zone occupée. Mais le sort fit que je reçus un rapport sur l'affaire Malavoy (voir mon Z-42). Duquel, il résultait que Gégène était bien considéré par ses anciens chefs. Répugnant à ce qui me paraissait être un meurtre. Je donnais l'ordre à César de le faire passer à Marseille, de le confier à Antony avec toutes les instructions nécessaires pour le faire taire, jusqu'à ce qu'il soit confié à Roger Le Charentais, dont on me disait qu'il était à Marseille et dont il était l'ancien chef direct. Je regrette amèrement aujourd'hui de n'avoir pas suivi ma première impulsion. J'ai appris plus qu'il avait une maîtresse qui était un agent travaillant pour l'Allemagne.

Le 17 mai, madame Paco et son fils aîné sont arrêtés. Paco fut certainement confronté avec Phoébus qui connaissait son voyage en Angleterre. En effet, sachant que Paco avait donné rendez-vous à notre nouvel ami Poupon, procuré par Beauvais, pour le lundi 18 mai, et qu'il avait noté son rendez-vous sur son calepin, habitude désastreuse que j'avais formellement interdite à tous nos amis bien des fois. Notre ami Poucet fit aposter au jour dit une demi douzaine de nos amis aux environs du café où Poupon devait rencontrer Paco. Une voiture Citroën noire, immatriculée 3366RL7, nous avons fait vérifier qu'il s'agissait d'une voiture de la préfecture de police, stationnait une demi-heure avant l'heure dite devant ce café. Phoébus était seul à l'intérieur, les boches occupaient le café et les alentours. Nous fûmes trop heureux de saisir Poupon dès sa sortie du métro...

Dès sa sortie du métro, Phoébus ne le connaissait pas mais une station prolongée de Poupon dans le café aurait sans doute amené son arrestation. Poupon était porteur de document.

Phoébus fut, par ailleurs, rencontré par notre ami Martin, assis dans le café de la Glosserie des Lilas, café fréquenté assez souvent par Paco. Il était entre deux agents boches, grand blond et petit brun, bien connu de nos amis et dévisageant toutes les personnes qui rentraient. Pour en finir avec la question Phoébus, un allemand, adjoint direct d'Oberg, sans doute celui qui vient chez Jeff vers minuit, a confié à une personne en relation avec l'un de nos amis, que vers la fin mars, la Gestapo a arrêté en plein travail un chiffreur, qui s'est immédiatement vendu en proposant de transmettre à Londres tous les télégrammes que la Gestapo voudrait, confirmant qu'il connaissait le code. Un télégramme aurait été immédiatement composé et transmis. Cet agent boche ajouta que les révélations du chiffreur avaient entraîné un grand nombre d'arrestation et que vers le milieu de mai tout l'état-major gaulliste de Paris avait été mis sous les verrous. Les dates concordent, à noter qu'au moment de cette confidence, l'agent boche en question, petit, blond, avait la main bandée, et qu'il expliquait que le vendredi précédent, il avait participé à une arrestation mouvementée. Or Bob fut vu par son frère le samedi avec le bras gauche en écharpe. Enfin, Phoébus amené à Reims dans une maison, où notre agent Chandon l'avait conduit avec beaucoup de précautions, les boches qui allèrent droit à un poste hétérodyne, procédèrent immédiatement à l'arrestation de nos amis chez qui le poste avait été déposé.

Du 15 mai au 29 mai: Ni Paco, ni Etienne, ni Favreau ne parlèrent, pas plus que Pol, ni Jeff. Cette dernière, relâchée au début de juin, faute de preuves, Phoébus ne l'ayant jamais vu. Nous poursuivons notre travail, quand les 29, 30, 31 mai et le 1^{er} juin, une série d'accidents indépendants les uns des autres se produisirent. L'opération Roland Garros s'était heureusement déroulée dans la nuit du 28 au 29 mai, parfaitement conduite par Bob. J'avais rendez-vous avec celui-ci pour le lendemain à 19 heures, le jour où l'opération se ferait afin qu'il me présente à Mec et Jacot. Ayant attendu le 28 mai au soir la confirmation de la B.B.C., j'envoyais le 29 mai, le frère de Bob (Boulot), à la gare du Nord, pour qu'il m'emmena Jacot dès l'après-midi. Je les ai trouvés tous les deux à l'heure indiquée, Boulot m'apprit que Bob m'avait apporté malgré mes ordres formels, que je lui avait confirmé sur sa propre demande avant son départ, une valise appartenant à Pedro et contenant des tissus et des cigarettes, plus un poste émetteur. Interpellé sur le quai d'arrivée par un inspecteur des fraudes sur le contenu de la valise de Pedro, Bob répondit qu'il n'en savait rien. Il fut conduit à l'octroi où se trouvait des boches en permanence, Boulot aperçu ceux-ci qui fouillaient la valise. Mec et son radio filèrent de leur côté, Jacot suivi Boulot. Je donnais rendez-vous à Boulot pour le lendemain midi en le priant de surveiller discrètement le soir le point de rendez-vous, où Bob devait me retrouver et de m'amener immédiatement Mec. Puis je m'occupais d'installer Jacot. Le lendemain Boulot m'apprit qu'il avait vu au point indiqué Bob et Mec. Bob lui avait dit qu'il s'était échappé avec son poste, et qu'il l'avait déposé dans le restaurant tenu par le frère de Léon. Son assistant, Bob et Mec filèrent pour me retrouver, nul ne les revit ce soir là. Les boches avaient certainement suivi Bob, car le soir même, le frère de Léon était arrêté. Léon aujourd'hui traqué par les boches est à Marseille, en instance de départ pour Gibraltar. Je demandais à Boulot d'aller dans la chambre de son frère, avec prudence, pour y récupérer le matériel de balisage qui s'y trouvait. Boulot, qui a 20 ans, y alla, enlevant le matériel qu'il mit en lieu sûr et retrouva les cinquante deux mille francs de provision que vous aviez remis à Jacot. Comme il revenait dans la chambre pour vérifier si rien n'y manquait, il vit arriver Bob le bras gauche bandé, l'air très calme et un cigare au bec. Il était entouré de trois allemands en civil, qui fouillèrent tout sans résultats. Les allemands demandèrent à la logeuse de Bob qui était Boulot, "c'est un de mes amis", répondit-elle, ils ne s'en inquiétèrent pas autrement. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu jusqu'ici retrouver le radio de Mec, dont nous n'avons pas l'adresse de secours. Nous ferons la critique, pour en tirer des enseignements, de la façon dont Roland Garros a été monté. Les deux autres postes et le matériel Fana, envoyés par

Roland Garros avaient été cachés après l'opération. J'interdis à quiconque d'y aller avant que Boulot ait avec prudence, vérifié l'état des lieux. Il a du en rendre compte à Jacot le samedi 20 juin. J'avais le vendredi soir fixé à l'agent de liaison Capri un rendez-vous pour le lendemain midi. Capri revenant d'une vacation avec Champion avait sur lui les quartz Lilas et Sépia. Capri m'avait été envoyé par Espadon qui craignait que son séjour fut dangereux à Bordeaux. Le père de Capri, en violent désaccord avec son fils, était officier dans la L.V. contre le bolchevisme.

Capri avait dans des circonstances très périlleuses sauvé un courrier en péril de la ligne de démarcation, après que Lejeune eu été arrêté. Je ne vis pas Capri au rendez-vous de samedi, je priais donc le soir mon agent de liaison privé Pierre, qui devait vous rejoindre par l'opération Marie-Louise du 20 mai, de prendre de ses nouvelles. Pierre m'avisa qu'il passerait à la gare Saint-Lazare retirer de la consigne le poste Europe, qui s'y était trouvé après que nous l'eussions fait remonter de Lorient, d'où il n'avait pu partir le 20 mai. Pierre pris rendez-vous avec moi pour le lendemain, le dimanche 31 mai. Je ne l'ai plus revu. Je fis avisé immédiatement Espadon de la disparition de Capri, Espadon me fit savoir que la maison de Capri était occupé par la Gestapo. Il me confirma qu'il viendrait me voir à Paris le mercredi 10 juin, pour y mettre au point la réorganisation de tout le sud-ouest, dont il allait prendre la direction. Le lundi 1^{er} juin, César rentra de Marseille où il avait remis Gégène entre les mains d'Antony (voir mon rapport PAA de Z-45). En compagnie de ma secrétaire Jeannette, ils rentreront chez lui à 22 heures, quand il entrevit des ombres suspectes. Il décida d'aller à sa cave au lieu de monter à son appartement. Bien lui en pris, car une douzaine de boches l'y attendaient. Il pu s'enfuir le lendemain en compagnie de Jeannette, grâce à la complicité de sa concierge, qui l'avisa que les boches étaient venus à 21 heures lui demander si monsieur Félix était bien rentrer de voyage. Or le pseudonyme de Félix n'avait été attribué à César que pour ses relations avec Gégène, qui l'avait conduit une fois chez lui pour lui remettre de fausses pièces d'identité. Gégène savait que César rentra chez lui le lundi soir. Un poste émetteur et des documents, reconnaissances de terrains de parachutage, fruit du travail de César et de Lebreton, était caché dans la cave de César. Lebreton les en sortit cinq jours après au nez des boches qui occupaient toujours l'appartement de César. César, Jeannette et Lebreton sont aujourd'hui à Marseille avec Léon (voir mon rapport PAA Z-45). J'avais entre-temps été avisé que le père de Guy avait été abordé sur l'avenue de Neuilly par un boche, alors qu'il était en compagnie de la femme de Guy, qui eu la présence d'esprit de lui faire ses adieux. Le boche alla chez monsieur Guy père et pris un poste récepteur qui s'y trouvait. J'ignore absolument la présence de ce poste chez le père de Guy, mais j'avais prévenu son cousin du danger que représentait ces postes depuis l'affaire de Reims. Le père de Guy fut immédiatement emmené par les boches. Trois jours après, la mère de Guy et sa soeur furent elles-mêmes arrêtées. J'ai retrouvé la trace de la femme de Guy qui est caché en Bretagne avec un de ses enfants, et ai donné les ordres voulus pour qu'elle soit conduite en zone libre avec ses deux enfants. J'appris en même temps l'arrestation de Gaudin, chef de la région Brioche, due aux imprudences de son parent, le docteur Filbore de l'île de Bréhat, lui-même arrêté et avec lequel je m'étais toujours refusé de prendre contact. Le 10 juin, j'attends vainement Champion qui devait m'y amener Espadon. A midi et demi, je vais au point de rendez-vous qu'il avait avec Espadon à 10 heures et demi, je n'y vois personne. J'envoie, l'après-midi, chez Champion, une vieille demoiselle de nos amis, qui prend contact avec la femme de Champion, et apprend que celui-ci a été arrêté le matin à 6 heures par une douzaine de boches, qui ont trouvé par routine, Arc-en-ciel et une liasse imprimée par laquelle Champion me rendait compte des vacations. Aux Boches qui exigeaient les quartz Arc-en-ciel, Champion a répondu qu'il ne les avaient pas, ce qui a été faux. J'apprends le même soir que Jim a été également arrêté à 6 heures du matin par une douzaine de boches, ils ont saisi le matériel photographique déposé

chez lui. La maison de Jim est occupée et un agent boche essaye au téléphone de se faire passer pour Jim et donne des rendez-vous. Dans la nuit du 10 au 11, une douzaine de boches font irruption dans la maison de notre agent de liaison Bouboule à Enghien, où Champion a travaillé une fois une dizaine de jours plus tôt. Bouboule s'enfuit, se présente le lendemain matin à son chef direct Cochet, qui l'expédie en zone libre pour se mettre à la disposition de Ronsard. Le 11 juin, j'apprends que les boches se sont présentés dans l'après midi du mercredi 10 à l'appartement, que j'occupais six semaines avant, et où deux de mes soeurs résident aujourd'hui. Ils ont perquisitionné devant la femme de chambre sans aucun résultat. Le 11 juin à 6 heure du matin, ils sont venus chercher ma plus jeune soeur et l'ont amené à la Gestapo, où elle a été rejointe à 10 heure par son aînée, que l'on est venu chercher à son bureau. Questionnées jusqu'à midi, elles répondent l'une et l'autre selon un scénario longuement préparé à l'avance. C'est à dire qu'elles ne connaissaient pas mon adresse, s'étant brouillées avec ma femme. Les boches notent les prénoms de mes enfants et l'adresse de ma mère. A midi, mes soeurs retrouvent leur liberté, les boches ont été corrects. Pendant leur interrogatoire, elles ont entrevue dans une pièce voisine notre ami Capri, son visage massacré selon leur expression. Elles avaient vu Capri une fois chez moi, lui ne les a pas reconnues. Sur une table devant Capri, se trouvait une valise bleue, qu'elles connaissaient pour contenir le poste Europe, à son retour de Lorient. L'arrestation de Pierre ne fait donc aucun doute. Capri connaissait:

- 1- L'adresse privée de Champion où il était l'agent de liaison.
- 2- L'adresse privée d'Espadon.
- 3- L'adresse privée de Jim où il portait quelques plis, il savait que Jim photographiait les courriers, d'où le boche au téléphone.
- 4- L'adresse privée de Bouboule, devant la maison duquel il avait monté la garde tandis que Champion travaillait.
- 5- L'adresse privée où je résidais, même où mes deux soeurs habitent aujourd'hui.

On ne saurait adresser aucun blâme à Capri, dont je connais le courage et le dévouement, le pauvre petit a été torturé. Ces tortures pratiquées féroceement depuis l'arrivée d'Oberg à Paris, font que nous nous inclinons très bas devant le courage héroïque de nos amis, Lenfant, Mars, Pol, Paco, Etienne, Favreau, Bob, Pierre, Jim et Champion et ceux dont je n'ai pas les noms. Bob et Pierre connaissent non seulement mon adresse privée, mais aussi celle de Bretagne où je résidais avec ma femme et mes enfants. Bob a été arrêté le 9 mai et Pierre le 30. Pierre a certainement été indiqué par Capri comme étant mon agent de liaison privé, confident de beaucoup de mes secrets. Ni Pol, ni Pierre n'ont parlé. Tout porte à croire que le vendredi 12 juin, les boches étaient chez ma mère en Bretagne. J'avais depuis longtemps prévu avec celle-ci, les réponses qu'elle avait à faire. Je m'étais imposé de ne plus la voir depuis le mois de décembre 1941, ni de jamais lui écrire. Toutes mes lettres et photos ont été brûlées voici des mois. A l'exception des quartz Arc-en-ciel, que Champion a caché dans un endroit que j'ignore, les quartz Lilas et Sépia pris sur Capri, du poste ramené par Bob de l'opération Roland Garros, les désastres que nous avons subit n'a entraîné la perte d'aucun matériel, sous réserve de celui apporté par Roland Garros. Je n'ai pu par contre retrouvé jusqu'ici la trace des dollars que vous avez remis à Paco, et qu'il n'a pas déposé chez notre ami banquier qui devait les convertir en francs. Non plus que des trois cent mille francs remis par moi à Paco à la veille de mon départ manqué du 10 mai. Rien ne s'oppose à mon retour, j'ai toujours agit comme si les boches étaient à dix mètres derrière moi. J'ai aussi aujourd'hui l'avantage de savoir effectivement qu'ils me connaissent. Maintenant que grâce à vous et à nos amis anglais, ma famille est ici, je travaillerais avec un esprit plus libre et avec plus de facilité de mouvement. La C.N.D. a été mise par moi en veilleuse, mais le travail continue dans toutes

les régions qui n'ont pas été touchées. Le prochain Z-46 vous sera adressé par le moyen de liaison qui me ramènera près des nôtres, à la fin de juillet prochain.

Destinataire: archives C.E.